





Nicolas Suter (à gauche) et Jacques Hostettler forment le Tchiki Duo, un nom qui ne les assimile pas d'emblée au marimba, parce qu'ils utilisent aussi beaucoup d'autres percussions.

En lien direct avec les origines du marimba

Jacques Hostettler et Nicolas Suter forment le Tchiki Duo, un nom qui détonne un peu dans le monde de la musique classique. Et leur instrument de prédilection, le marimba, est tout aussi inattendu quand il s'agit d'interpréter Bach, Scarlatti ou Beethoven.

Interview : Jean-Damien Humair Photos : Holger Jacob

Ce qui frappe à l'écoute des deux albums de Tchiki Duo ou de leurs nombreuses vidéos sur YouTube, c'est la variété des ambiances sonores que produisent leurs deux marimbas. Parfois très rythmiques à la manière de Steve Reich, ils peuvent devenir mélodiques dans un passage de Bach ou de Scarlatti, faisant chanter chaque ligne du contrepoint, voire étonnamment harmoniques lorsque les deux fois quatre baguettes produisent huit notes simultanées. Le Choral de Blaise Mettraux en est un bel exemple.

Jacques Hostettler : J'aimais échanger autour de ce tableau avec des amis. Et un soir, avec Nicolas, on a passé une heure et demie à le décrire trait par trait : le bras qui se termine en baguette, le rouge de l'esprit du musicien qui se retrouve sur la peau de la timbale, l'œil qui voit (le) tout...

Nicolas : Ça a été le début de notre recherche musicale, le point d'entrée dans notre réflexion autour de la musique et des percussions.

Jacques : On avait tous les deux une affinité particulière pour le marimba. C'est un instrument de percussion, mais qui a aussi beaucoup de rondeur, de douceur. J'avais une approche plus « percussive », c'est-à-dire que j'écoutais davantage l'attaque que la résonance ; Nicolas m'a ouvert à l'aspect plus « chantant » de l'instrument par sa sensibilité de violoniste.

Nicolas : Pour moi le marimba n'était clairement pas de la batterie, c'était un instrument lyrique. On était au départ un peu les deux faces du même instrument. On a adapté nos techniques, on a travaillé par mimétisme en s'inspirant l'un l'autre. On a plus appris ensemble avec le Tchiki Duo qu'en quinze ans avec d'autres musiciens.

Jacques : Mais on a aussi rencontré des maîtres...

Nicolas : ... dans des circonstances parfois improbables. Lors de mon examen final, le jury m'a félicité, mais il a vu aussi qu'il se passait quelque chose de spécial avec le duo. On a décidé de consacrer une année à travailler ensemble pour donner notre premier concert. Mais juste avant cette première, en 2006, Nebojša Živković, le compositeur et percussionniste virtuose le plus joué au monde, donnait une académie d'été en Allemagne. On s'y est inscrits et on a joué son duo de marimbas le plus connu, *Ultimatum 2*. Après notre prestation, il a dit : « c'est la meilleure interprétation que j'aie jamais entendue ». Puis, en se tournant vers le public : « le cours est terminé, je n'ai rien à ajouter ». À la suite de cela, il nous a pris en tournée avec lui, et il nous a recommandés auprès de Yamaha. Mais à la fin de la tournée, il nous a dit : « j'ai quatre enfants, encore quinze ans de carrière, vous allez finir par prendre ma place,

Issus tous deux de la classe de percussion de Stéphane Borel à l'Hemu, Jacques Hostettler, né à Vevey en 1974, et Nicolas Suter, né à Lausanne en 1978, ont fait le tour du monde avec leur duo, mais ils participent aussi à d'autres projets, jouent dans d'autres formations. Ils ont créé le Lausanne Marimba Ensemble, ont organisé quatre éditions de la Kallima, une académie internationale autour de la papesse du marimba Keiko Abe qui a aussi été l'une de leurs mentors. Et leurs spectacles mêlent le marimba à de nombreux autres instruments de percussion du monde entier, y compris un instrument qu'ils ont eux-mêmes inventé.

Leur carrière aurait peut-être bien pu passer par les plus grandes scènes du monde – c'était en tout cas le souhait de promoteurs américains – mais ils ont préféré se consacrer avant tout à l'enseignement, qu'ils dispensent le plus souvent les deux ensemble. Pour nous raconter leur histoire, ils nous accueillent à la porte de leur studio dans le quartier de Sévelin à Lausanne. Et nous descendons les escaliers : « la musique, c'est souvent au sous-sol, mais les percussions, c'est généralement au deuxième sous-sol », rigolent-ils en nous accompagnant.

Quand on lit vos biographies respectives, Jacques Hostettler et Nicolas Suter, on y trouve plusieurs points communs : vous êtes tous deux issus d'une famille de musiciens, avez étudié les percussions avec Stéphane Borel, vous êtes passionnés de marimba... Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Nicolas Suter : Le point de départ, c'est ce tableau de Paul Klee [il sort une reproduction encadrée du Timbalier (*der Paukenspieler*)]. Jacques finissait ses études quand je suis entré à l'Hemu où j'ai pris sa place en quelque sorte, il jouait dans le quatuor de percussions Psophos, et il avait ce tableau chez lui.

le public ne me parle que de vous ». Une amitié et un profond respect étaient nés.

Jacques : Puis ce fut notre deuxième rencontre déterminante : Keiko Abe. Nous avons participé à son Académie en mars 2007 en Belgique. Elle nous a signifié qu'elle s'attendait à nous voir briller lors de la compétition qui allait avoir lieu quelques mois plus tard au même endroit...

Nicolas : ... mais ce qu'il s'est passé, c'est que nous avons été recalés au premier tour, Keiko Abe, qui était présidente d'honneur du jury, s'est insurgée, et nous sommes repartis du concours avec un « Special Talent Prize ». Cet événement intrigant a créé une aura autour de nous.

Jacques : A la suite de cela, Keiko Abe nous a dit : « nobody can compete with you on the marimba duo, please come to Japan. » Donc ça a démarré très vite. Keiko nous a tout donné. Elle nous a enseigné sa philosophie du marimba, nous a encouragés à la transmettre en Europe, et nous a fait entrer dans la prestigieuse famille des artistes Yamaha.

Nicolas : Ça a démarré tellement vite qu'on a été un peu naïfs. Et on l'est toujours... Mais on n'a jamais dû démarcher pour donner un concert. Nous produisons une fois par an un concert à la salle Paderewski, pour présenter le fruit de nos recherches artistiques, et le bouche à oreille fait le reste. Une manière différente de se promouvoir, on ne demande pas mieux.

Jacques : En 2011, on a créé *Tchiki I*, notre premier spectacle, avec un incroyable metteur en scène issu du monde du cirque : Didi Sommer. On racontait l'histoire de l'homme, sans paroles, uniquement avec des percussions. On arrivait sur scène en roulant à l'intérieur de grosses caisses, et on en sortait en brisant la peau, comme des foetus.

Nicolas : Des promoteurs américains voulaient financer la tournée de ce spectacle. Ils étaient prêts à investir plusieurs millions de dollars, mais on a eu peur des conséquences d'un tel engagement. On a pensé au Cirque du Soleil, où quand vous y avez passé une saison, vous n'avez plus de droits sur votre produit artistique. Ce n'était pas pour nous. En parallèle, on nous avait ouvert les portes de l'enseignement : nous avons répondu à des invitations pour des masterclasses, réalisé notre première académie, et nous avions été engagés comme professeurs invités à Detmold. On nous a dit : « à ce stade, vous devez choisir entre les concerts et l'enseignement ». Et nous avons privilégié l'enseignement. C'est pour cela que notre spectacle n'a pas tourné.

Jacques : Mais nous sommes partis sur un nouveau spectacle, *Baguettes enchantées*, en 2023, avec le Lausanne Marimba ensemble...

Nicolas : ... C'est un ensemble que nous avons créé en 2009 avec des marimbistes lausannois, huit alumni de Stéphane Borel. Cette année-là, Keiko Abe était présidente du jury au Concours de Genève. Nous avons profité de l'occasion pour l'inviter à jouer à Lausanne et nous avons monté cet ensemble en collaboration avec la Haute Ecole de Musique de Lausanne.

Jacques : Ce concert de novembre 2009 à la Basilique Notre-Dame a marqué Keiko Abe, à tel point qu'elle nous a invités à Tokyo en 2010 pour nous demander officiellement de créer la Kalima : Keiko Abe Lausanne International Marimba Academy. Cet événement a eu quatre éditions de 2011 à 2017. Nous avons fêté le 80^e anniversaire de Keiko Abe lors de la dernière édition,

elle nous a alors demandé de poursuivre la transmission de sa philosophie en Europe.

Vous enseignez les deux ensemble, ce qui est plutôt rare...

Nicolas : Oui, nous faisons de l'enseignement bicephale. Ça nous convient très bien car nous sommes très complémentaires. Et les étudiants ne se sont jamais plaints.

Jacques : Cette configuration est aussi intéressante pour nous du fait que c'est soit l'un soit l'autre qui parle en premier. On cherche à se compléter dans nos propos, et à garder une unité dans le message, tout en pointant différentes perspectives par nos sensibilités respectives.

Nicolas : On s'intéresse surtout à l'humain. On est à l'écoute des étudiants. C'est important de respecter l'artiste d'où il vient, là où il est, et où sa sensibilité le dirige, en particulier quand il s'agit de percussionnistes, qui ont une très large variété d'instruments et aussi de possibilités de développement professionnel : l'orchestre, les ensembles contemporains, le théâtre musical, les troupes de danse, l'enseignement varié de tous ces instruments, du généraliste au spécialiste.

Le nom « Tchiki Duo » vient du bruit que font les pâtes dans leur boîte, mais le tchiki est aussi un instrument que vous avez inventé...

Nicolas : [Il sort une petite salière en verre à moitié remplie de petites pâtes] Ce sont des pâtes Agnesi n° 13. On a essayé aussi avec du riz, mais le son est moins bon. Et il faut les jouer quelque temps pour que les pâtes s'affinent, deviennent moins lisses. On a d'ailleurs eu des problèmes à la douane, parce que quand les pâtes sont bien usées, elles produisent... de la poudre blanche... un simple retour à la farine !

Jacques : L'idée vient d'un instrument africain, le cobarani, qui a aussi d'autres noms. Ce sont deux petites boules remplies de grains reliées par une ficelle. C'est très ludique. On avait envie de développer cet instrument qui permet les mouvements du shaker et d'autres mouvements quand on fait claquer les boules entre elles. Mais c'est très bruyant, alors on a imaginé un instrument d'étude pour travailler le soir dans la cuisine. Et puis on s'est rendu compte que ça pouvait aussi être utilisé sur scène. On a réalisé qu'il y avait tout un potentiel comique et cet instrument nous a donné l'idée d'une pièce de théâtre-musical qui est devenue notre signature.

Nicolas : On appelle cet instrument tchiki, comme notre duo. Oh, on nous a bien proposé des noms de duo plus académiques, mais on trouvait que Tchiki Duo allait bien, que c'était plutôt rock'n'roll dans le monde classique...

Jacques : ... ce nom qui ne veut rien dire et qui fait sourire nous convenait mieux...

Nicolas : ... et puis, Tchiki marche aussi dans toutes les langues : en russe, en japonais, même en anglais. Mais c'est vrai que dans les programmes de concerts classiques, ça fait original, voire un peu léger, un concert du Tchiki duo au Mariinski Hall, ou au Concertgebouw de Bruges, c'est chic mais décalé, assurément.

Jacques : On ne voulait pas non plus un nom qui nous assimile trop au marimba, parce qu'on utilise aussi beaucoup d'autres percussions, comme dans notre spectacle *Tchiki I*.



De petites salières remplies de pâtes deviennent un instrument à la fois drôle et théâtral.

Vous avez un autre point commun, celui d'avoir travaillé dans différents styles de musique. La musique de Tchiki Duo, c'est quoi ? Et quel est votre lien avec le marimba ?

Nicolas : Le marimba moderne est né aux États-Unis au début du 20^e siècle, importé du Mexique et du Guatemala où il est l'instrument national. C'est le musicien et facteur de vibraphones Musser qui l'a manufacturé et développé dans les années 1920. On est en contact avec son dernier étudiant vivant, Gordon Stout, qui nous a dédié une pièce, ce qui fait qu'on nous dit parfois : « vous êtes en lien direct avec les origines du marimba ». Et on est convaincus que le futur du marimba passe par le jeu à plusieurs. On arrange pour cet instrument des morceaux du grand répertoire classique : Ravel, Bach, Scarlatti... mais aussi Frank Zappa. Et on cherche à sortir le marimba de l'enclos du percussionniste.

Jacques : Avec notre répertoire d'arrangements, on se sent plus proche du public des concerts classiques. On a toujours plaisir à jouer en alternance des œuvres pour piano ou clavecin et des œuvres originales, notamment de Keiko Abe.

Nicolas : Živković nous a dit : « le monde de la percussion ne peut pas vous accepter. Votre place est dans les festivals de musique de chambre, car le programme de concert du Tchiki duo se compare à celui du quatuor à cordes ou du trio d'anches. »

Jacques : Et des spectateurs nous disent souvent : « j'avais déjà entendu du marimba mais jamais ainsi, on dirait un orgue de bois. »

Et quelles sont vos autres activités actuelles, vos projets ?

Nicolas : Notre projet actuel, c'est le spectacle *Baguettes Enchantées*, avec le Marimba Ensemble. On espère le faire tourner en Suisse allemande. On joue cet été au Murten Classic, ça nous ouvrira peut-être des portes.

Jacques : Un autre projet est la suite de la publication de nos arrangements pour duo, l'enregistrement de nouveau répertoire pour piano solo adapté au marimba : Schubert, Beethoven... On ne s'était pas encore attaqué à ces compositeurs-là. Il nous fallait accumuler de l'expérience. Et un jour on s'est dit : c'est jouable. C'est fascinant d'aborder ce répertoire.

Nicolas : Il est important pour nous de partager nos recherches avec des pianistes, afin qu'ils puissent écouter cela sans être dérangés par les compromis que nous devons faire dans nos arrangements. Parfois ça ne tient qu'à un fil. Il faut aussi qu'on se mette sur les plateformes de streaming, parce que les marimbistes aimeraient nous entendre jouer les œuvres qu'ils reprennent. Mais bon, nous sommes avant tout des musiciens, alors les partitions, les mises à jour du site web, les diffusions de nos enregistrements... on ne pense pas toujours à tout ça. <>

Wie zwei Seiten eines einzigen Instruments



Jacques Hostettler (li) und Nicolas Suter vor ihrem Übungsraum: «Die Musik muss meistens ins Untergeschoss, die Perkussion sogar ins zweite Untergeschoss.»

Jacques Hostettler und Nicolas Suter sind das Tchiki-Duo. Ein etwas schräger Name im Umfeld der klassischen Musik. Wenn sie mit ihren Marimbas Bach, Scarlatti oder Beethoven spielen, ist man ebenfalls erstaunt.

Deutsch von Pia Schwab

Auf den beiden Alben und zahlreichen Youtube-Videos des Tchiki-Duos ist vor allem anderen verblüffend, welche unterschiedlichen Klangsphären die beiden Marimbas zu schaffen vermögen: manchmal sehr rhythmisch à la Steve Reich, manchmal überaus melodisch in Passagen barocker Musik, wo sie die kontrapunktischen Linien zum Singen bringen, dann wieder erstaunlich harmoniebetont, wenn die zwei Mal vier Schlägel achttimmige Klänge hervorbringen. Beide Spieler, der 1974 in Vevey geborene Hostettler wie der Lausanner Suter mit Jahrgang 1978, haben die Perkussionsklasse von Stéphane Borel an der Musikhochschule Lausanne besucht.

«Jacques schloss sein Studium ab, als ich anfing», erzählt Nicolas, «in gewisser Weise habe ich seinen Platz eingenommen. Der Ausgangspunkt für unser Duo war aber dieses Bild.» Er zeigt eine Reproduktion des *Pauken-spieler*s von Paul Klee. Eines Abends hätten sie es Pinselstrich für Pinselstrich analysiert: Der Arm, der in einen Schlägel ausläuft, das Rot des Muskergeistes, das sich auf dem Paukenfell wiederfindet, das Auge, das alles sieht ... «Das war der Anfang unserer musikalischen Reflexion und Recherche.» «Wir hatten beide eine Affinität für die Marimba», fährt Jacques fort, «ein Schlaginstrument, das dennoch rund und zart klingt. Mein Zugang war «perkussiver»; als Geiger hat mir Nicolas die «singendere» Seite des Instruments nahegebracht.» Dieser ergänzt: «Am Anfang waren wir ein bisschen wie zwei Seiten eines einzigen Instruments. Wir haben gegenseitig unsere Technik angepasst, uns nachgeahmt und inspiriert.»

Die beiden lernten Meister ihres Fachs kennen. Nach Nicolas' Abschluss wollten sie sich ein Jahr Zeit geben, um das erste Duo-Konzert vorzubereiten. Kurz vor Ende dieser Frist besuchten sie einen Meisterkurs bei Nebojša Živković, dem virtuosen Perkussionisten und Komponisten. Sie trugen sein Stück *Ultimatum 2* vor, worauf er fand, er habe noch nie eine so gute Interpretation gehört. Er nahm die beiden mit auf seine Tournee und empfahl sie bei Yamaha. Eine weitere entscheidende Begegnung war diejenige mit der Marimbapädistin Keiko Abe. Auch bei ihr besuchten sie einen Meisterkurs, worauf Abe damit rechnete, sie würden beim dortigen Wettbewerb glänzen. Das Gegenteil trat ein: Sie flogen in der ersten Runde raus. Als Ehrenmitglied der Jury wehrte sich Abe, die beiden bekamen einen «Special Talent Prize» und hatten fortan eine gewisse Aura. Abe lud sie nach Japan ein und führte sie in ihre Philosophie des Marimba-Spiels ein, damit sie sie in Europa verbreiteten.

«Das ging alles sehr schnell und wir waren ein bisschen naiv, sind es immer noch ...», sagt Nicolas, «aber wir haben uns noch nie um Konzerte bemühen müssen.» 2011 brachten die beiden das Programm *Tchiki!* auf die Bühne unter der Regie von Didj Sommer, der vom Zirkus kommt. Ohne Worte, nur mit Perkussion erzählten sie den Werdegang des Menschen. Sie kamen in riesigen Trommeln auf die Bühne gerollt und sprengten dann das Fell, um wie Föten auf die Welt zu kommen. Amerikanische Produzenten wollten mehrere Millionen investieren für eine Tournee. Aber die beiden hatten Angst, die Rechte an ihrer Aufführung zu verlieren. Gleichzeitig gingen Türen zum Unterrichten auf, sei es für Masterclasses, Akademien oder Gastprofessuren. Sie gründeten das Lausanne Marimba Ensemble, und Keiko Abe beauftragte sie, die Keiko Abe Lausanne International Marimba Academy zu gründen.

Hostettler und Suter unterrichten gemeinsam, was selten vorkommt. «Das entspricht uns sehr gut», findet Nicolas und Jacques fährt fort: «Mal redet der eine zuerst, dann der andere. Wir versuchen uns zu ergänzen, unterschiedliche Punkte hervorzuheben und dabei eine einheitliche Botschaft zu vermitteln.»

Den Namen Tchiki haben die beiden abgeleitet vom Geräusch, das Teigwaren in ihrer Schachtel machen. Man habe ihnen natürlich akademischere Namen vorgeschlagen, aber sie fanden diesen ziemlich «rock 'n' roll» im klassischen Umfeld. «Tchiki will nichts heissen und bringt einen zum Lächeln. Das passt gut zu uns», findet Jacques. «Tchiki» haben die beiden aber auch ein neues Instrument getauft: zwei gläserne Salzstreuer gefüllt mit Agnesi-Pasta No. 13. Die Idee stammt von einem afrikanischen Instrument namens Cobarani: zwei kleine, mit Körnern gefüllte Kugeln, die mit einer Schnur verbunden sind. «Das ist sehr spielerisch, lässt sich wie ein Shaker verwenden, man kann die Dosen aber auch gegeneinander schlagen lassen», ergänzt Jacques. Und *Tchiki!* war eben auch der Name ihres ersten Bühnenprogramms. Im Moment arbeiten sie zusammen mit dem Marimba-Ensemble an *Baguettes Enchantées*. Damit wollen sie in der Deutschschweiz auf Tournee gehen. <>